

II- *La Femme, son corps et la religion*

Sous la direction d'Elisabeth J. Lacelle

Elisabeth J. Lacelle (sous la direction d'), *La Femme, son corps et la religion, Approches pluridisciplinaires*, Les Éditions Bellarmin, coll. « Femmes et religion », 2, 1983, 248 p.

Robert Vigneault

Numéro 33, printemps 1984

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39405ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Vigneault, R. (1984). Compte rendu de [II- *La Femme, son corps et la religion* : sous la direction d'Elisabeth J. Lacelle / Elisabeth J. Lacelle (sous la direction d'), *La Femme, son corps et la religion, Approches pluridisciplinaires*, Les Éditions Bellarmin, coll. « Femmes et religion », 2, 1983, 248 p.] *Lettres québécoises*, (33), 84-85.

La solution réaliste visera donc à dénouer à la fois les complexes des femmes et ceux des hommes. L'institution du mariage, qui a consacré le cliché de la femme au foyer, a subi de profondes transformations. Le divorce a maintenant droit de cité, et c'est la femme, dont l'autonomie est le plus menacée par le mariage, qui y a le plus souvent recours. L'anneau nuptial n'enchaîne plus, comme naguère, pour le meilleur et pour le pire...

Il y a 20 ans, le schéma classique du divorce était celui de l'épouse «abandonnée» par un mari adultère. Aujourd'hui, beaucoup de femmes «sortent» du mariage comme on sort de prison ou comme on rompt un contrat qui ne profite qu'à l'autre. C'est, dans bien des cas, l'accès au travail rémunéré et à de nouveaux réseaux sociaux qui permet à la femme de mettre un terme à un mariage malheureux. Ces dernières années, c'est la femme qui a pris, dans trois cas sur quatre, l'initiative du divorce. (p. 275)

La vie de couple s'est trouvée d'autres formes d'expression que le mariage traditionnel (sans que celui-ci ait été rejeté pour autant). Et la vie privée a recouvré une nouvelle liberté de s'être ainsi dépêtrée des chaînes juridiques: pour beaucoup, l'union libre offre un modèle bien plus simple, vivable, authentique de vie commune que l'institution légale. De toute manière, l'évolution se fait, comme il est normal et souhaitable, dans le sens d'une «corresponsabilité du monde» (p. 302), ou de ce partage qui constitue la visée positive de cet ouvrage exceptionnellement tonifiant:

Non pas l'échange, donc, mais le partage... Pour que chacun, homme et femme, puisse jouir des deux sources de joie qui s'offrent à l'être humain: la joie qu'apportent les ressources infinies du monde émotionnel et la répétition amoureuse des gestes qui transforment une maison en foyer et font grandir les enfants, et celle qu'apporte l'affirmation de soi sur le marché du travail et dans l'engagement socio-politique. (p. 303) □

1. Lysiane Gagnon, *Vivre avec les hommes. Un nouveau partage*, Montréal, Québec/Amérique, 1983, 312 p.

II- La Femme, son corps et la religion

Sous la direction d'Élisabeth J. Lacelle

L'essai, — discours argumenté d'un sujet interrogeant le vécu dans et par le langage, — serait-il la forme d'écriture qui corresponde exactement au propos de ces approches pluridisciplinaires sur *La Femme, son corps et la religion*?² La réflexion féministe, selon Élisabeth J. Lacelle, «est davantage chemin vers une parole et une science véritablement humaine qu'arrivée définitive» (p. 31). L'auteure n'en affirmera pas moins fermement, sur un ton altier et, m'a-t-il semblé, quelque peu maniéré, la prise en charge du discours féminin par le sujet de l'énonciation: cette démarche, qui coïncide avec celle de l'essai, constituerait véritablement «un acte épistémologique nouveau», tout à l'opposé de l'impersonnelle attitude du positivisme scientifique:

Désormais le langage métonymique et univoque et la rationalité logique et positive de la science sage doivent compter avec le langage métaphorique et plurivoque et la rationalité imaginative et réaliste d'une sage science ou, pour le dire plus concrètement, avec des sages-femmes laissant accoucher une science humaine nouvelle. Un nouveau rapport s'est instauré entre l'objet de l'étude qui est gardé objet-sujet et le sujet pratiquant l'étude à la manière d'un sujet-objet, mettant ainsi en oeuvre un acte épistémologique nouveau, de dialectique relationnelle inhabituelle, du moins dans le domaine des sciences humaines. (p. 19)

«Proposition épistémologique» inattendue, de prime abord, (mais secrètement attendue, espérée, à l'époque démente de la mort de l'homme et de la crise du sujet):

Pendant que le très illustre et spéculatif Herr Professor explique tout ce qui existe, il a oublié par distraction comment il s'appelle lui-même, qu'il est un homme, simplement un homme (...)³

Élisabeth J. Lacelle approfondira, heureusement, les énoncés novateurs mais sommaires de l'avant-propos dans les dernières pages du livre, à la fois suggestives et tortueuses, à l'instar des «voies» qu'elles ouvrent «vers une science poétique». D'une part, elle dénonce «la pose de l'observateur transcendant l'objet d'étude, cernant, analysant, mesurant celui-ci dans sa formalité dite objective» (p. 238). En revanche, elle prônera, dans une bousculade de mots, «(le) dialogue avec le réel que l'on veut étudier non seulement immobilisé mais bougeant, l'explorant plutôt que le dominant, y participant plutôt que s'en absentant» (p. 239), à l'exemple du poète pleinement habité par le monde qu'il construit (*poëin*) en l'éprouvant dans son être entier. Utopie qu'une telle «science» où la réalité étudiée serait saisie dans la révélation même de sa vie mouvante, où l'humanité chercheuse n'étudierait la nature (celle du cosmos comme la sienne propre) qu'en étroite alliance avec elle? (Certes, les écologistes y souscriraient, face aux apprentis sorciers de la technologie, plus soucieux de promouvoir la consommation effrénée (payante) des gadgets et des armes que la qualité humaine de la vie sur terre...) Utopie, sans doute, si on considère cette science, dite ici poétique, comme un exemplaire idéal et inspirant; mais non si on constate que certaines recherches ont effectivement emprunté cette approche, fondée, à vrai dire, sur une exceptionnelle ascèse intel-

lectuelle: développer une distance qui ne soit jamais absence de l'autre. Exemple: Annie Jaubert, l'éminente exégète française, dont la mémoire est évoquée dans ce livre, qui décrivait ainsi sa démarche scientifique, soulignons-le, dans l'avant-propos de sa thèse de doctorat-ès-Lettres sur *La notion d'alliance dans le judaïsme aux abords de l'ère chrétienne*:

*Nous avons essayé d'entrer en communion avec ces générations du passé et de revivre avec elles leur passionnante aventure spirituelle, de porter sur elles un regard neuf en nous laissant imprégner et imbiber des textes. Nous avons cherché à adhérer à l'objet, à pénétrer dans l'âme et dans le cœur de ces générations juives auxquelles nous devons tant (...)*⁴

Une autre femme (est-ce pure coïncidence?), Danielle Juteau-Lee, déplore la partialité de la sociologie, de l'histoire, de la science politique et autres disciplines, devenues, à cause du clivage idéologique entre le sujet et l'objet, «des sciences de la société masculine» (p. 205). La recherche féministe doit procéder à une «critique épistémologique» qui, en réintégrant le vécu des femmes, tempère les effets trompeurs de cette distanciation. Constituées en objets d'étude, (savamment occultées, au fond), les femmes ont décidé de s'affirmer comme *sujets du discours*: une telle prise de parole aura manifesté «l'existence de la cage triangulaire de la condition féminine: dépendance économique (pauvreté), exploitation sexuelle, violence physique et morale» (p. 209). Pourtant, au-delà de ces propos dénonciateurs, étape nécessaire mais limitée de la réflexion féministe, la prise en charge féminine du discours s'avère décidément créatrice de sens, comme en témoigne le pénétrant essai de Monique Dumais, «Femmes faites chair» (pp. 52 à 70), lequel m'a paru renouveler l'exégèse de certains textes bibliques majeurs touchant la femme, et fournir ainsi un exemple convaincant de ce que pourrait être la «théologie féministe» dont Irene A. Poelzer énonce clairement les principes essentiels (pp. 71-81).

Un rôle essentiel est dévolu au langage, à la faveur de cette nouvelle coupure épistémologique. «Il faut que la femme écrive son corps, annonçait Hélène Cixous, qu'elle invente la langue imprenable qui crève les cloisonne-



ments, classes et rhétoriques, ordonnances et codes (...)) (citée, p. 17). Si haute soit-elle, en effet, la spéculation philosophique et théologique ne suffira pas à cette tâche: d'autres femmes devront s'aventurer vers les profondeurs où s'enracine le langage de l'imaginaire. Le poème d'Andrée Lacelle éprouve la coïncidence secrète avec le monde onirique, «au centre du corps/au large de la mémoire» (p. 195). Interrogeant le roman de Louise Maheux-Forcier, *Amadou*, à la lumière de l'archétype d'Ophélie, enfin rendu à son sens plénier, Nicole Bourbonnais s'abandonne à la fascination de la mystérieuse et séduisante image de la belle noyée fleurie, à la chevelure étalée sur l'onde: cette «folie» (rien à voir avec la démence suicidaire!) est consentement lucide à une mort désirée qui inaugure enfin la vraie vie. Pour sa part, Marie Couillard a étudié le discours mystique de Marie de l'Incarnation: plutôt que de l'interpréter comme la sublimation d'une érotomane, — facile réduction psychanalytique, — il faut tenir que la sexualisation de ce discours «se situe au cœur même d'une expérience (que cette contemplative) a authentiquement vécue comme femme» (p. 171). Enfin, Lorraine McMullen analyse le foisonnant univers imaginaire d'Elizabeth Smart, dans *By Grand Central Station I Sat Down and Wept*: le langage de l'amour a recours à toutes les ressources de l'image et des figures pour tenter au moins d'exprimer la nature complexe d'un sentiment caractérisé par l'ambivalence des états d'âme, par la fusion du spirituel et du charnel.

Deux réserves, pour finir. *La Femme, son corps et la religion* m'a paru souffrir d'une certaine disparate: il eût été possible, au prix de remaniements, refontes, ré-encadrements de certains textes, d'en faire un livre plus solidement construit, donc un ensemble plus convaincant. Sur-tout, un ouvrage aussi substantiel, qui prône une nouvelle alliance entre la science, la parole et l'écriture, eût mérité d'être soigneusement révisé sous le rapport de la présentation et de la formulation. □

2. Élisabeth J. Lacelle (sous la direction d'), *La Femme, son corps et la religion, Approches pluridisciplinaires*, Les Éditions Bellarmin, coll. «Femmes et religion», 2, 1983, 248 p.
3. S. Kierkegaard, dans Edgard Morin, *Avant-propos de La Méthode*, tome 2. Cité dans *La Femme, son corps et la religion*, p. 240.
4. Annie Jaubert, *La notion d'alliance dans le judaïsme aux abords de l'ère chrétienne*, Paris, Seuil, coll. Patristica Sorbonensia, no 6, 1963, pp. 16-17. Cité dans *La Femme, son corps et la religion*, p. 40.